Zeitschrift: Wissen und Leben
Herausgeber: Neue Helvetische Gesellschaft
Band: 26 (1923-1924)
Heft: 2

Artikel: Woodrow Wilson
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-748336

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 16.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

sich die wenigen finden, die das Selbstverständliche können. Es brauchen durchaus keine „Großen" zu sein und sie sind an keine Kaste gebunden. Wo immer ein ehrlicher Mensch, von seinem Gegenstande erfüllt, und von keinen oder doch untergeordneten Nebeninteressen behindert, frei und offen seine subjektive Meinung zu Papier bringt, da wird der gute Stil als ein Veilchen im Verborgenen blühen. So gibt es auch heute eine ganze Reihe von wackeren Meistern des Stils, die bescheiden bei ihrem Leisten bleiben und nicht jeden Tag eine Abhandlung und jedes Jahr einen zweibändigen Roman zusammenschmieren. Greifen sie aber zur Feder, so haben sie auch jedesmal etwas zu geben. Ihnen gilt meine Zuneigung; auf ihnen ruht meine Hoffnung. Sie werden davon nicht fett? Aber sie wollen gar nicht fett werden! Mit Schwarzbrot und Ehrlichkeit lässt sich ganz gut leben, wenn man den rechten Geschmack hat. Und denen, die ihn haben, will ich zum Schlusse etwas ins Ohr sagen, damit sie ihrer Redlichkeit nicht überdrüssig werden mögen vor der Geringschätzung, die heute das Los ihrer seltenen Tugend ist:

Ohne allen Zweifel, ihr meine Brüder in der Redlichkeit —, der funkelnde Kometenschweif des berühmten Namens, die feile Wünschelrute des billigen Tageserfolges, sie sind der großen Schreihälse und buntscheckigen Possenreißer, zu denen die Gedanken gleich Pfauenfedern kommen: sieh, wie ich dir stehen würde! Euer aber, ihr Wackeren, die ihr redliches Eisen schmiedet in der läuternden Glut der langen Leidenschaft, euer ist die stählerne Kette der langatmigen, fruchtbringenden Wirkung, euer das seltene Wunderwerk aller Gedankenschmiede, der kunstvolle Schlüssel zu lebendigen, begeisterungsfähigen Menschenherzen, in welche die Wahrheit sinkt, wie das Blei ins Meer. Jene machen Lärm für die Ohren; ihr aber macht Musik für die Seele. Jene erlügen sich die Bewunderung von Dummköpfen und die Anerkennung der käuflichen Richter; ihr aber gebt allen offenen Sinnen das Wissen um die Dinge, die euch am Herzen liegen. Jene blasen blauen Rauch in die Luft mit vielem Getöse; ihr aber säet keimtragende Körner in fruchtbare Erde. Jene haben ein Leben der Lüge und Anmaßung vertan mit eitlem Geschwätze; ihr aber habt den Kreis eures Lebens erfüllt nach euerm Vermögen. Der Name jener ist tot und ihr eitles Papier fault im Kehricht; aber über euerm Grabe reift die bescheidene Saat, und also hört' ich euch reden: Was ist mir mein Name? Dass ich mein redliches Tagwerk der Erde geschaffen, das war mein Leben!

BECKENRIED HEINRICH EGGENBERGER

WOODROW WILSON[1])

Le livre que Ray Stannard Baker vient de publier sous ce titre arrive à point pour ramener les regards du monde sur une des plus belles figures de l'histoire de l'humanité. Il ne s'agit pas d'une réhabilitation: Woodrow Wilson n'en a pas besoin. Son grand, son gigantesque effort pour substituer à ce qu'il appelle « l'ordre ancien » un « ordre nouveau », basé sur la confiance réciproque et sur la coopération amicale des peuples, a abouti à une sorte d'échec; il fait figure de vaincu, car il n'a remporté qu'une demi-victoire et

[1]) Woodrow Wilson, *Memoiren und Documente* Band I. R. St. Baker, in autorisierter Übersetzung von Curt Thesing, Leipzig, Paul List Verlag.

a finalement dû renoncer à la lutte, abandonné et presque lapidé par ses concitoyens. Mais Woodrow Wilson, lors même qu'il ne devrait jamais plus jouer personnellement un rôle actif, n'a pas dit son dernier mot. Il a lancé dans le monde une semence qui lèvera; et la Société des Nations, sa grande pensée, existe et se fortifie année après année. Si modeste qu'aient été ses débuts, si loin soit-elle de répondre à l'idéal de son créateur, elle représente pourtant une réalité, un organisme vivant susceptible de développement et d'évolution. Par sa seule existence, elle affirme l'avènement de l'ordre nouveau et condamne l'ordre ancien, en dépit de tous les efforts de cet ordre ancien pour l'empêcher de naître, puis pour l'étouffer au berceau. De sorte que, sans sacrilège, vu l'immensité de l'événement et les conséquences incalculables qu'il implique pour l'humanité, on peut comparer la défaite de Woodrow Wilson à cette autre défaite dont le Golgotha fut le théâtre. Jésus crucifié, quel lamentable fiasco! Et quelle victoire pourtant!

Le Calvaire du président Wilson a bien des points d'analogie avec celui du Christ. Les attaques contre l'un et l'autre ont de singulières ressemblances; l'un et l'autre furent trahis par les leurs au moment suprême. C'est que l'un et l'autre opposaient un « ordre nouveau » à un « ordre ancien » appuyé sur toutes les puissances de l'heure: armée, doctrine officielle, tradition gouvernementale. Le christianisme a prouvé combien peu de chose sont ces obstacles en apparence insurmontables en face de la simple poussée des âmes en fermentation. L'avenir montrera combien étaient fragiles ces formidables puissances de l'ordre ancien en face de la volonté de paix et de justice dont Woodrow Wilson fut le messie, le confesseur et le martyr.

Aujourd'hui l'ex-président qui fut l'idole de l'humanité — lui aussi connut son dimanche des Rameaux, lorsque le *George Washington* le débarqua à Brest: qui ne se rappelle ce voyage triomphal à travers l'Europe, au milieu d'ovations comme jamais mortel n'en avait connues? — vit dans la retraite, malade, brisé, physiquement anéanti par la lutte qu'il dut soutenir pour ses idées, à Paris d'abord, aux Etats-Unis ensuite. Il a eu ses Judas: il a connu les reniements, la flagellation, les outrages. Jamais il n'a cru compatible avec sa dignité de se défendre, de répondre aux accusations si injustes fussent-elles. C'est un des plus beaux exemples que je connaisse de maîtrise de soi, de dignité, et de calme fierté. La force surhumaine que nécessite pareille attitude, l'ex-président l'a puisée dans la pureté de sa conscience, dans sa foi aussi, la foi ardente qu'il a en la justice de sa cause, en cette Société des Nations qu'il a imposée au mauvais vouloir, à l'obstination stupide des militaires et des diplomates.

Woodrow Wilson n'a jamais ouvert la bouche pour sa défense. Il s'est pourtant laissé convaincre qu'il serait utile, dans l'intérêt de l'ordre nouveau et de la vérité historique, de faire publier une relation authentique de ce qui s'est passé avant la signature des traités de paix. Il a livré les documents en sa possession à Ray Stannard Baker, qui fut son auxiliaire fidèle et dévoué comme chef du service de presse de la délégation américaine à la conférence de la paix. De ces documents, R. St. Baker a tiré trois volumes, dont les deux premiers suivent pas à pas la marche des délibérations à Paris, alors que le troisième n'est qu'une collection de documents et pièces justificatives. L'apparition de ces trois volumes démontre à l'évidence que si l'ex-président n'a pas élevé la voix *pro domo sua*, ce n'est pas faute d'en avoir les moyens. Les dossiers en sa possession sont les plus complets et les mieux ordonnés qui

soient. Ils permettent de reconstituer presque heure par heure ce qui s'est passé à Paris au conseil des Dix et au Conseil des quatre. Ces délibérations secrètes sortent pour la première fois de l'ombre. On conçoit l'intérêt prodigieux de leur publication; toutefois cet intérêt n'est pas tant dans la révélation de détails piquants et nouveaux que dans le tableau de la lutte vraiment épique que le président Wilson eut à soutenir seul contre tous, de cette lutte de l'idéal, d'une vision prophétique de l'avenir, contre toutes les forces de la routine, contre tous les errements du passé. Ce qui ressort le plus clairement de cet exposé, ce n'est pas la condamnation de telle ou telle personnalité: l'auteur doit au contraire rendre hommage aux intentions et à la sincérité de presque tous les acteurs du drame; la figure de M. Clemenceau, en particulier, ressort assez sympathiquement de l'épreuve; celle de M. Lloyd George est un peu plus entamée. Non, ce qui ressort de cette chronique, c'est l'atmosphère de panique au milieu de laquelle le drame s'est déroulé; chacun était affolé par la peur, tremblait encore du danger auquel il venait d'échapper et imaginait les moyens les plus puérils pour en empêcher le retour. Nul, hors le président Wilson et quelques rares personnalités, au premier rang desquelles il faut citer lord Robert Cecil, n'était capable de s'élever au-dessus de l'heure présente, d'envisager les questions de haut avec sérénité, de percer d'un regard prophétique l'avenir. Si le traité de Versailles s'est montré à l'usage si peu satisfaisant, le président Wilson vous dirait avec tristesse que la faute en est moins aux hommes qu'à la psychose de guerre, à cette terreur irraisonnée, à cette haine aveugle qui les rendait en 1919 incapables d'une appréciation froide des réalités.

Je n'ai encore eu sous les yeux que le premier des trois volumes du *Woodrow Wilson* de Ray Stannard Baker, et cela dans sa traduction allemande.[1]) Il conduit jusqu'à la fin du chapitre intitulé: *La lutte pour le désarmement*. Je crois cependant qu'il permet de se faire une idée déjà assez exacte de l'ensemble de l'œuvre. Il contient en effet une importante introduction de l'auteur où celui-ci résume les impressions que lui a laissées l'étude des documents de l'ex-président. Il s'étend en outre, dans ses premiers chapitres, sur la conception que le président Wilson avait de la guerre et de la paix, ainsi que sur la genèse des fameux 14 points acceptés « en principe » par tous les belligérants lors de l'armistice comme base de la paix future. On y apprend aussi comment est née dans l'esprit de Woodrow Wilson l'idée de la Société des Nations et par quelles étapes cette idée a passé avant de prendre sa forme définitive. Il va sans dire que cette forme définitive n'est pas identique au pacte tel qu'il figure au traité de paix; mais le premier volume que je viens d'achever renseigne très exactement sur la bataille livrée par le président pour faire accepter son projet, bataille qui aboutit sur un point essentiel à une victoire: l'incorporation du pacte comme partie intégrale au traité de paix.

L'idée du président Wilson est en somme très simple, comme toutes les idées géniales et fécondes; elle en appelle avec force à la mentalité suisse, en particulier, parce qu'elle procède d'une conception démocratique et fédérative du monde qui nous est familière. Elle est tout entière comprise entre les deux pôles du fédéralisme: 1⁰ droit de libre disposition des peuples aussi étendu que possible; 2⁰ subordination des unités nationales de tout ordre à un organisme international puissant. Elle rompt nettement avec la conception ancienne d'une souveraineté nationale absolue, intangible, juge suprême et

[1]) Le second volume a paru depuis que ces lignes ont été écrites.

unique en sa propre cause, ne connaissant que la guerre comme *ultima ratio*. Elle favorise les petits groupements en face des grands Etats centralisés, parce que plus le groupe humain est petit, plus le fonctionnement de la démocratie y est facile et normal; mais elle reconnaît la nécessité d'un correctif au morcellement à l'infini des unités nationales, et voit ce correctif dans une application très élargie du principe fédératif. Enfin, pour tout résumer en un mot: la conception Wilson applique aux rapports des nations entre elles, considérées comme unités égales en droits et en devoirs, les lois de la morale telles qu'elles régissent déjà, du consentement universel, les rapports entre individus. Cela nécessite l'admission — inutile de se leurrer de mots — d'une limitation sérieuse des droits de souveraineté de chaque unité nationale en faveur d'une unité supérieure, d'un exécutif suprême chargé de régler les conflits remis jadis au sort des armes.

Il s'agit donc d'une tentative, la première en son genre, de concilier deux principes antagonistes considérés depuis toujours comme irréductibles: d'un côté le maximum de liberté des peuples, réalisable seulement par la démocratie dans de petites unités (exemple les cantons suisses ou les Etats de l'Union nord-américaine) et de l'autre la volonté de puissance de l'Etat, qui ne peut se manifester que dans de grandes unités centralisées.

Le président Wilson voyait dans son propre pays un commencement de réalisation de ses principes; il considérait que les Etats-Unis réunissaient les avantages que la démocratie assure aux unités nationales restreintes, à ceux que confère la centralisation de la force à Washington. Il voulait étendre le bénéfice de ces avantages au monde entier, mais il négligeait deux points essentiels, par lesquels les Etats-Unis se distinguent nettement de la confédération suisse: 1° que les divers Etats de l'Union ne diffèrent en rien les uns des autres au point de vue ethnique, linguistique et religieux, et 2° que l'absence de sentiment spécifiquement national qui en résulte dans les 48 Etats de l'Union facilite grandement le renoncement à une proportion énorme de souveraineté de la part de ces Etats en faveur de l'Union, ce qui fait que les Etats-Unis, au point de vue international, diffèrent très peu de tels autres grands Etats centralisés, comme l'ancienne Allemagne impériale ou la Russie des tsars. La Suisse est dans une situation entièrement différente; issue d'une lente évolution historique, ses tout petits cantons possèdent une individualité que ne possèderont jamais le Wisconsin, le Minnesota, ou l'Oregon; mais le pouvoir central n'y atteint pas, de loin, à l'autorité de celui de Washington.

Ces remarques serviront à faire comprendre la nature des difficultés auxquelles devaient se heurter les projets du président Wilson. Elles ne signifient nullement que ces difficultés soient insurmontables; mais elles expliquent pourquoi l'ordre nouveau a tant de peine à s'établir, pourquoi ses progrès sont si lents et si timides.

La paix conclue à Versailles, est-il besoin d'y insister après ce qui vient d'être dit, ne correspondait aucunement à l'idéal de Woodrow Wilson. Il est probable que sous beaucoup de rapports elle lui faisait horreur. Elle était dans plusieurs de ses stipulations en opposition flagrante avec les 14 points qui avaient servi de base à l'armistice et que tous les belligérants avaient déclaré accepter « en principe ». En un certain sens, il faut bien se rendre compte que le président Wilson dut se sentir cruellement joué par ses partenaires. Il arrivait, en toute loyauté, pour établir une paix basée sur certains principes acceptés par tous, une paix de bonne foi, de réconciliation, de désintéressement, de reconstruction. Et pas plutôt arrivé, il assistait au déballage de toute

une assez répugnante cuisine occulte, d'une foule de traités secrets dont on ne lui avait jamais parlé et qui tous visaient cyniquement à un partage du butin selon des normes diamétralement opposées aux principes qu'il avait mission de défendre. Un autre se fut découragé et eut repris immédiatement le chemin de la Maison Blanche; mais Woodrow Wilson était un apôtre, et renoncer à la lutte lui eût semblé une désertion. Il préféra défendre pouce à pouce son idéal, cet ordre nouveau qui seul, selon lui, pouvait donner la paix au monde. Il obtint quelques résultats que ses concitoyens ne considérèrent pas suffisants, puisqu'ils refusèrent de ratifier la paix. Et la question se pose: aurait-il dû signer un acte dont il condamnait l'esprit et qui ne correspondait en rien à son idéal? Répondre est malaisé, même aujourd'hui. En constatant les conséquences du traité de Versailles, le doute surgit; on se dit que si, faisant montre de plus d'intransigeance, le président avait refusé d'apposer sa signature au bas du document, les choses eussent peut-être tourné autrement. Mais la décision de Woodrow Wilson, cette décision qui lui a coûté la santé et presque la vie, s'explique toutefois aisément.

Comprenant dès les premiers jours après son arrivée en France que jamais, dans cette atmosphère de folie et de haine, il ne réussirait à faire prévaloir la paix qu'il avait rêvée; renonçant à se frayer un chemin à travers le réseau de fil de fer barbelé des marchandages inavouables et des appétits déchainés, il fit porter tout son effort sur l'instrument qui, selon lui, redresserait et corrigerait par la suite les erreurs d'après guerre, sur cette Société des Nations destinée à substituer la justice internationale au jeu des alliances partielles et au sort des armes. En refusant de signer le traité, il réduisait à néant son effort surhumain de six mois, ce pacte de la Société des Nations qu'il avait réussi, grâce à une volonté tenace, indomptable, à imposer à ses partenaires, à faire inscrire au seuil même du traité.

Que se serait-il passé? Les Etats-Unis eussent signé avec leurs ennemis une paix séparée; mais les ex-alliés de l'Amérique eussent fait de même, avec cette différence que leur premier soin eût été de biffer la Société des Nations de leur traité à eux. Et rien n'eût été changé dans le monde, sauf des monceaux de ruines partout et une effroyable accumulation de haine en plus, présageant pour l'avenir une nouvelle guerre et peut-être la fin définitive de la civilisation européenne. Woodrow Wilson voulut au moins sauver le pacte, et l'expérience de ces quatre dernières années, tout bien considéré, ne lui donne pas tort.

Car plus on va et plus l'on constate que, du traité de Versailles, la seule partie qui s'avère durable et bonne est celle qui crée une Société des Nations pourvue d'un Secrétariat permanent, avec ses annexes: le Bureau international du travail et la Cour internationale de justice. Là est bien véritablement le seul gain de la guerre; là, la seule raison d'espérer en un avenir meilleur. Cet embryon est la seule forme tangible de l'ordre nouveau et les résultats positifs obtenus — autant de victoires sur l'ordre ancien enlevées de haute lutte — permettent d'attendre mieux encore. Qu'un jour les Etats-Unis, l'Allemagne et la Russie demandent leur admission dans la Société des Nations, et tous les espoirs seront permis. L'aube d'une nouvelle justice internationale basée sur la morale aura lui, et l'humanité pourra consacrer sans crainte aux œuvres de paix les énergies gaspillées jusqu'ici aux œuvres de guerre.

Ce jour-là, Woodrow Wilson mort ou vivant recueillera la récompense de son sacrifice, et son nom prendra place à côté de ceux des plus grands bienfaiteurs de l'humanité. E. C.